

A LA BAIONNETTE

I

LE COMBAT

Les grenadiers, la baïonnette au bout du fusil, s'étaient rués avec cette impétuosité furieuse qui fait des Français les premiers soldats du monde. Leur premier élan avait renversé les rangs des chouans et avait fait un jour.

— « En avant ! » s'était écrié Brune en se précipitant le sabre au poing et en entraînant du geste ses hommes qui bondirent avec des cris furieux.

Mais les royalistes, un moment repoussés et entamés, avaient resserré leurs rangs avec un ensemble parfait et une nouvelle muraille s'était dressée, arrêtant l'élan des grenadiers.

En voyant les efforts tentés par les soldats de Brune pour forcer la route, les chouans s'étaient portés en masse vers le point menacé.

Les officiers républicains redoublaient d'énergie pour entraîner leurs soldats, mais ceux-ci, malgré tout leur courage, ne pouvaient parvenir à renverser cette barrière d'êtres humains qui se dressait devant eux.

— En avant ! criait Brune.

— En avant ! répétaient Crochetout et les officiers.

La fusillade redoublait de rage et de furieuse ardeur : les hommes tombaient sous la pluie des projectiles comme tombent sous la grêle les feuilles hachées des grands arbres.

Crochetout écumait de colère, le sabre en main il était l'un des premiers à l'attaque. Un moment il fit un effort désespéré et s'engagea si fort en avant qu'il se vit entouré de royalistes. Le hard corsaire fit un moulinet terrible et, apercevant un arbre en face de lui, il brisa le crâne à un chouan qui s'opposait à son passage et il alla s'adosser au tronc noueux qui lui servit d'abri.

La lutte était alors à son apogée de grandeur meurtrière, presque partout le combat avait lieu à l'arme blanche et les coups de fusil ne retentissaient plus que de loin en loin. Brune disparaissait au milieu d'un tourbillon de combattants. C'était évidemment la dernière heure de la bataille, encore quelques instants et la victoire allait se décider en faveur de l'un des deux partis.

Isolé au milieu des ennemis, entouré, Crochetout se sentit perdu... Il comprit qu'il allait être tué... Dédaignant dès lors tout moyen de défense, il concentra ses forces dans un élan d'attaque furieuse.

Il voulait bien mourir, mais il voulait surtout jeter devant lui bien des cadavres. Son sabre nu d'une main, son pistolet déchargé de l'autre et dont il se servait comme d'une massue en le prenant par le canon, le capitaine corsaire frappait sans relâche.

Il était splendide à voir. Le sang ruisselait sur lui de tous côtés. Ivre de colère et de poudre, il frappait toujours, sans paraître se lasser, avec la frénésie d'un fou.

Un rang de cadavres l'entourait ; les chouans, un moment surpris par cette résistance d'un seul homme, s'étaient reculés, mais ils étaient presque aussitôt revenus à la charge.

Quatre hommes, les bras nus, se ruèrent à la fois, deux canons de fusils vinrent effleurer la poitrine de Crochetout, tandis que deux sabres se levèrent à la fois pour frapper.

Crochetout vit le danger, il se jeta de côté en écartant les deux fusils d'un revers de son arme ; avec la crosse de son pistolet, il brisa d'un coup sec la lame du sabre qui l'effleurait, mais il ne put éviter complètement la quatrième attaque.

La pointe du sabre l'atteignit à l'épaule... Crochetout s'effaça, mais soit que la douleur causée par la blessure fût trop vive, soit que son pied glissât dans le sang, il chancela et tomba la face en avant...

Les chouans se précipitèrent sur leur ennemi. Crosses et lames se levèrent... C'en était fait du capitaine corsaire... Le brave marin, que les dangers avaient épargné à son bord,

que les balles anglaises avaient respecté, allait mourir frappé par des mains françaises sur une terre qui l'avait vu naître !...

C'en était fait... aucun secours ne pouvait arriver à temps... rien ne pouvait sauver le marin... il allait mourir !... quand un mouvement brusque s'opéra dans la masse entourant Crochetout...

Trois de ceux qui le menaçaient tombèrent renversés et comme frappés par la foudre, le quatrième bondit en arrière en poussant un cri de douleur. Un vide se fit autour de l'arbre et le sifflement aigu d'un fléau déchira les airs.

Un homme de taille gigantesque, le torse demi-nu, brandissait dans ses mains herculéennes le manche d'un énorme fléau dont il se servait avec une dextérité et une vigueur réellement extraordinaires.

Les chouans, surpris, renversés, écartés, s'étaient reculés spontanément ; presque aussitôt ils revinrent en avant avec des cris de colère, mais ils s'arrêtèrent dans leur élan, comme glacés d'épouvante.

Le géant était debout, maniant son arme terrible et poussant des grognements sourds qui n'avaient rien d'humain.

— Le poulpican ! s'écria-t-on. Philopen !

Tout cela s'était accompli avec la rapidité de l'éclair et tandis que le combat continuait dans le carrefour. Crochetout s'était relevé avec rapidité, mais, quand il fut debout, ses quatre principaux ennemis étaient renversés.

Le corsaire se tourna brusquement vers son sauveur par un mouvement naturel ; mais il n'avait pas levé les regards, qu'un cri rauque expirait sur ses lèvres, que ses yeux s'ouvraient démesurément en se fixant sur le géant, et qu'un tressaillement convulsif agitait tout son être et le rendait incapable de faire un seul geste.

Au même moment, le poulpican, attaqué à la fois par une demi-douzaine de gars, disparut sous le flot humain... Trois hommes tombèrent ; puis Philopen reparut debout, mais le visage horriblement ensanglanté : il poussait des cris rauques. Faisant décrire un demi-cercle furieux à son fléau, qu'il maniait à bout de bras, en un clin d'œil il nettoya la place, et, lançant dans les airs un rugissement formidable, il se rua en avant, écartant les chouans et disparaissant dans la foule des combattants.

Crochetout parut tiré de sa stupeur par cette retraite inattendue. Poussant un cri sonore, il se précipita pour suivre le géant, mais une main de fer le cloua sur place :

— Songez à la France, commandant ! cria une voix forte.

— Kernœ ! dit Crochetout stupéfait en reconnaissant le jeune homme qui venait de surgir près de lui.

Les chouans entouraient les deux hommes qui soutinrent le choc sans pouvoir échanger d'autres paroles ; mais en ce moment les grenadiers, qui venaient d'obtenir un avantage marqué, se firent jour en avant... Crochetout et Kernœ furent soudainement dégagés.

Puis des cris étourdissants éclatèrent de l'autre côté du carrefour, sur la route de Grand-Champ, et un grand mouvement s'opéra parmi les royalistes.

— Victoire ! Vive la France ! hurlèrent les grenadiers en brandissant leurs fusils.

Les chouans fuyaient dans toutes les directions... Il y avait déroute complète, et l'on vit s'élaner à la poursuite des fuyards deux compagnies de dragons, les chargeant avec un entrain plein de fougue. En un clin d'œil, la plaine fut balayée, et les haies, les ajoncs, les bruyères, les genêts servirent à dissimuler les paysans vaincus après un combat de près de trois heures.

Crochetout, étourdi, avait eu à peine le temps de comprendre l'effet produit par ce secours inattendu et si efficace de la cavalerie.

Il s'élança vers Brune, qui répondait aux cris de ses soldats en agitant son chapeau.

— Mais d'où vient cette cavalerie ? s'écria-t-il.

— De Pluvigner ! répondit Brune.

— Et qui l'a amenée si bien à temps ?